

ONYRIA

LE LABYRINTHE

1

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes réelles ou des lieux cités n'a d'autre existence que fictive. Tous les autres noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnes, des événements ou des lieux existants ou ayant existé, ne peut être que fortuite.

ISBN : 9791035985196

Dépôt légal : mai 2023

Achevé d'imprimer en France

Nom de l'ouvrage : Onyria 1 Le Labyrinthe

Auteur : Charm L.C

© Copyright Charm L.C, Laure Tellier 2023

Couverture : © Laure Tellier

Illustrations : Laure Tellier

Images : envato elements

Contact : Charmlcauteur@gmail.com

2 023 Charm L.C

NOTE D'AUTEUR

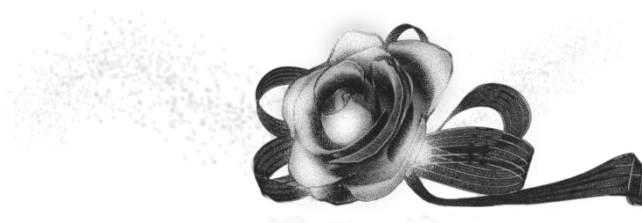
Chère lectrice, cher lecteur,

Bienvenue dans ce nouvel univers qui, je l'espère, t'emportera et te fera vibrer autant que moi. J'ai adoré exploiter les divers sujets que tu trouveras à travers ces pages. La construction de ce livre aura été tout aussi passionnante que l'écriture, ponctuée de nombreux échanges avec mon entourage dont j'ai savouré chaque moment. Je souhaite que tu t'immerges autant que nous dans ce futur hypothétique, et je croise les doigts pour que le voyage t'emmène jusqu'à Onyria.

Je tiens tout de même à préciser deux points : il s'agit d'une romance, donc la relation entre les personnages principaux occupera une place prépondérante dans l'histoire, et sera notamment parsemée de **quelques scènes explicites qui ne sont pas destinées à un jeune public.**

Si tu es une lectrice ou un lecteur averti(e), alors je ne te retiens pas plus longtemps et te laisse partir à la rencontre de ce nouveau monde.

Belle lecture et à bientôt, au détour d'une galerie...



PROLOGUE

Elaheh. 12 ans

— N'oublie pas ce qu'on s'est dit, d'accord ?

— Oui, papa, approuvé-je avec un sérieux qui le rassure à peine.

Son visage élégant au bouc parfaitement taillé s'agite d'un tic nerveux. Sa mâchoire virile tressaute imperceptiblement, ses grands yeux noirs me sondent, à la recherche d'une faille. De celles que je ne dois pas laisser filtrer. Ma vie en dépend. Il n'est question que de ça, après tout : de vie ou de mort. De place, aussi. Surtout de place. Car c'est ce dont nous manquons, ici, sous l'immense coupole qui nous maintient à l'abri des UV nocifs et tueurs. Il paraît qu'à cause d'eux, des gens meurent. Développent des maladies incurables, à l'origine de l'extinction de l'humanité. Hormis nos ancêtres. Les uniques rescapés du drame survenu sur notre planète.

C'est tout du moins l'histoire qu'on nous conte depuis la petite enfance, dès notre plus jeune âge, à l'aide de livres illustrés, pour nous expliquer que nous devons rester derrière ces immenses parois translucides. Ne pas aller au-delà du dôme au-dessus de nos têtes, majestueux, nous protégeant des rayons du soleil et de sa chaleur harassante. Il est si beau, pourtant... Lorsqu'il se couche le soir sur le grand canyon, nimbant les roches d'un éclat rougeoyant avant de s'éteindre pour laisser place au scintillement des étoiles.

Le matin, j'aime guetter son retour, admirer son éveil dans le ciel, dessinant des couleurs irréelles. Quand c'est comme ça, ça cogne quelque part dans ma poitrine, me déclenche des envies d'évasion. D'aller visiter le monde...

— Tu perds déjà en concentration, me sermonne mon père en fronçant les sourcils.

Je lève le menton vers lui et percute ses pupilles d'obsidienne, aussi sombres que les miennes.

— Je n'échouerai pas.

J'emprunte son ton quasi militaire pour me donner de l'aplomb malgré ma taille, minuscule face à la sienne. Il me surplombe, imposant, impressionnant. Ses traits sont durs, pourtant, je lis au travers du masque qu'il façonne au quotidien. Celui que j'ai appris à imiter pour avoir le droit d'exister. Il s'inquiète.

Ma mère émerge de leur chambre, ses pas effleurant le parquet. Elle me sourit, mais je devine les larmes qu'elle espère me cacher. Elle a pleuré. Elle a peur. Sans rien dire, elle me presse contre son cœur, avec une tendresse incomparable, ses longs cheveux cascasant sur ses épaules pour me caresser, m'enivrer de son parfum que j'aime tant.

— Tout va bien se passer, murmure-t-elle, autant pour elle que pour moi.

J'acquiesce, le front contre le sien, tandis qu'elle me prodigue son amour à sa façon, dans ses gestes, sans plus de mots.

Elle a la gorge nouée, et je comprime les poings pour contenir ce qui gronde dans mon ventre, menace de remonter pour me broyer de ses griffes impitoyables. Le monstre de mes angoisses... Je ne dois pas être effrayée. Je ne peux pas les décevoir. Je vais réussir ce test, et revenir ce soir à leurs côtés.

— À tout à l'heure.

Ça sonne comme une promesse, les dents serrées, l'allure un peu fière. Je tourne les talons pour me diriger vers l'ascenseur, accompagnée par mon père dont la démarche est plus raide que de

coutume. Je ressens trop de choses. Perçois trop de discours silencieux. Ça fait partie de mon héritage. De mon apprentissage. Je descends de deux lignées d'élite ayant marqué l'histoire d'Onyria par leurs prouesses et leur intelligence. Cependant, ce haut potentiel a un prix. Une légère défaillance dans notre système de pensées. Nous ne suivons pas les règles sans les analyser. Nous ne nous conformons pas à toutes les attentes de la société. Dans la cité des rêves, ce comportement possède un nom.

La dissidence.

Les portes de la cage d'acier se referment, et je pivote vers le paysage qui se déploie sous mes yeux à travers les parois vitrées. Tout de verdure, de bleu et d'ocre. Le canyon s'ouvre sur une forêt qui a mis des siècles à naître, si belle, si mystérieuse. Au loin, on devine un fleuve qui serpente pour se perdre à l'horizon et se mêler à l'azur infini. Je me gorge de cette vision, en tire un peu de force et de courage. Grâce au statut de mes parents, nous vivons au soixante-dixième étage et pouvons contempler à souhait ce tableau naturel si envoûtant. C'est à la fois un privilège et une torture. Car il nous est impossible de sortir de la coupole. Nous ne pouvons qu'admirer la cime des arbres, tout en sachant que nous sommes condamnés à ne jamais les toucher.

Déjà, les couleurs s'évanouissent pour laisser place à l'obscurité. Nous approchons du rez-de-chaussée. Un tintement nous indique que nous avons atteint notre destination. Les battants s'ouvrent et je suis mon père dans l'immense hall de notre immeuble. D'autres teintes me mitraillent les rétines. Je m'imprègne des murs en mosaïque et des plantes exotiques qui décorent les lieux. Je ne les reverrai peut-être pas ce soir. Alors, je photographie chaque détail pour les emporter avec moi. Nous marchons vite et franchissons la porte d'entrée. Un dernier échange de regards silencieux, et nous nous engouffrons dans les rues bondées du centre-ville. Nous résidons dans les quartiers chics, bien trop près de l'école et du ministère à mon goût. Les gratte-ciel administratifs nous

surplombent, abritant la plupart des élites pensantes de notre société. Un jour, si je survis, je ferai partie de ces gens.

La haute stature de mon père se fige devant moi, me masquant la lumière du soleil. Ses cheveux coupés court aux boucles foncées et son teint hâlé accentuent cette impression d'ombre. Sa toge en satin ondule quelques instants en vagues chatoyantes. Son éclat luxueux révèle son poste. Un des douze ministres d'Onyria. L'un des plus influents de la Cité.

— Tu connais le chemin, déclare-t-il avec gravité.

— Oui.

Il inspire et ses épaules se soulèvent, puis il bifurque en direction de ses bureaux.

— Bon courage, Ela.

Je hoche la tête, mais il ne se retourne pas pour le constater. Il part travailler, et moi, je dois me débrouiller. C'est une première partie du test. Une première démonstration de ma maturité et de mes capacités cognitives. Je relâche tout l'air de mes poumons et me dirige d'une démarche assurée vers le centre d'examen. Je croise plusieurs adultes, certains murmurent sur mon passage.

— C'est la petite Ali. Sacré brin de fille. Ce serait du gâchis qu'elle échoue aujourd'hui.

— Elle a vraiment pris toute la beauté de sa mère.

— Oh, c'est l'enfant du ministre Ali. Que Senen la protège !

Que Senen pourrisse en enfer, oui ! C'est lui qui est à l'initiative des bilans d'aptitude instaurés il y a cinq cents ans. Même si je suis habituée à ce type d'attention soutenue, l'atmosphère spéciale de cette journée met à mal ma façade imperturbable. La réputation de mes parents me précède et fait peser une certaine pression sur mes épaules. Les gens chuchotent en me voyant me rendre à l'échafaud, accentuant mon malaise. Néanmoins, une fois face à l'édifice académique, je laisse mon cerveau vagabonder pour apaiser mes pulsations cardiaques. D'autres adolescents pénètrent dans le bâtiment avec moi, seuls, eux aussi. Le réceptionniste lève les yeux

vers nous et nous déclinons notre identité à tour de rôle. Lorsque je parviens à hauteur de son guichet, je prononce sans trembler :

— Elaheh Ali.

Il hausse un sourcil appréciateur à peine discret et griffonne quelque chose sur un papier. Sans doute que je suis arrivée sans accompagnateur.

— Salle 9, m'indique-t-il en me tendant un stylo et un plan.

Je m'en empare et glisse le crayon dans ma poche. Je sais grâce à mon père qu'il est équipé de capteurs de sudation pour mesurer nos réactions lors du test. Autant reculer le moment où je serai jugée par ce biais. D'un rapide coup d'œil, j'enregistre les explications et m'oriente dans le dédale des couloirs. Je me sens épiée. J'évite de lever le nez en direction des caméras qui ceinturent l'espace et capturent nos moindres mouvements. Une fois devant la porte correspondante, je m'installe dos au mur à côté d'adolescents de mon âge, le visage fermé et inexpressif. Contrairement à moi, certains font preuve de signes de nervosité évidents. Je reconnais deux garçons et trois filles séparés de leur famille et envoyés en centre après le premier examen passé ici, il y a six ans. Leurs résultats n'étaient pas satisfaisants, alors on les a isolés afin d'essayer de les conditionner, de les façonner selon un moule. S'ils échouent à nouveau aujourd'hui, cette fois, ils n'en réchapperont pas... Je clos les paupières pour éviter d'y songer et laisser mes émotions me submerger et me trahir. Je me concentre pour réinventer les couleurs de la forêt que j'ai admirée un peu plus tôt. Je m'imagine parcourir ces bois, vagabonder librement au milieu des arbres majestueux... Tout sauf penser à ce qui va suivre.

Après de longues minutes d'attente au cours desquelles d'autres appelés nous ont rejoints, une voix féminine résonne dans le couloir.

« La salle 9 va ouvrir. »

Nous nous rangeons en file indienne, disciplinés. Puis, tel un troupeau de moutons se rendant à l'abattoir, nous progressons les

uns après les autres jusqu'à ce lieu chargé de déterminer si nous sommes dignes ou non de vivre au sein de la merveilleuse Cité d'Onyria, ultime vestige de l'humanité.

4 heures plus tard

Rassemblés dans une grande pièce aux vitres immenses, nous attendons le verdict. En tout, nous sommes une trentaine. Trente et un, exactement. Seize filles et quinze garçons. J'ai eu le temps de compter, à force de patienter. On s'occupe comme on peut. Nous étions répartis dans trois salles différentes, et nous nous sommes regroupés une fois notre tâche achevée, certains plus pâles que d'autres. J'arbore toujours mon masque, celui enseigné par mes parents afin de camoufler mes émotions et mes pensées. Il m'a suivie tout au long de l'épreuve, que ce soit lors des tests de QI ou lors du bilan de personnalité. Les premiers étaient faciles, intuitifs. J'ai atteint le meilleur score à six ans, et je ne m'inquiète pas pour celui-ci. La seconde partie, en revanche, s'est avérée beaucoup plus complexe. Mon père m'a entraînée très tôt à déjouer les détecteurs chargés de mesurer notre sincérité et notre spontanéité pendant cet examen déterminant. Aucun système n'est infaillible. Ma mère et lui, leurs parents avant eux, sont passés à travers les mailles du filet, nous permettant de survivre jusqu'à ce jour en nous fondant dans la masse. Cependant, le corps s'exprime souvent en dépit de notre volonté. Des tics faciaux, des signaux cérébraux instinctifs envoyés aux récepteurs dont on nous a équipés. Rythme cardiaque, respiration, sueur. Tout a été enregistré au cours des quatre dernières heures. Dans la Cité d'Onyria, les places sont chères, alors rien n'est laissé au hasard. Actuellement, une technologie de pointe nous évalue et synthétise nos actions et nos réponses pour nous accorder ou non le droit de vivre à l'abri sous la coupole. Des experts nous ont observés en parallèle et seront les juges finaux, les grands maîtres de notre destin. Je hais cette impression d'impuissance. Ce sentiment d'être une pièce, un robot

déshumanisé. Devant nous, sur le mur, est placardé en grand le slogan qui nous régit.

« Chacun à sa place ».

Ai-je encore la mienne ici-bas ? J'évite de regarder autour de moi les visages des autres appelés. La plupart sont des camarades de classe. Parmi eux, j'entends des souffles lourds et anxieux, des jambes qui tressautent sans discontinuer. La salle est chargée d'électricité et de tension. L'air devient étouffant. J'occulte les sons et notre environnement aseptisé pour demeurer sereine jusqu'au bout. Pourtant, je devrais m'angoisser. Selon la loi d'Onyria, je suis une usurpatrice. Je ne devrais pas retourner chez moi ce soir, car, tout comme ma famille, je réfléchis avec beaucoup trop d'indépendance. Je ne mets pas mon intelligence au service de la communauté sans mesurer mes choix, je conserve une conscience de nos actes, des remords et des regrets pour ce que nous sommes contraints de faire pour survivre. Je n'ai tout simplement pas perdu mon sens moral et mon empathie pour autrui... Je suis une dissidente. Une dissidente au QI élevé, le plus grand danger pour la paix d'Onyria. Une ennemie de la Nation. Un être à tuer.

« Les résultats vont être dévoilés. Veuillez vous lever à l'appel de votre nom et quitter la salle pour rentrer chez vous. Nous félicitons chaque nouvel élu de la Cité. Que Senen veille sur vous. »

D'un timbre monocorde, la voix féminine récite la liste tant attendue. Des chaises raclent le sol tandis que les premiers chanceux s'échappent de l'abattoir. Des bruits de pas précipités. Je compte le nombre de survivants pour m'apaiser. Un. Deux. Trois...

Lorsque j'atteins le chiffre dix-neuf, je commence à douter. Me suis-je suffisamment métamorphosée ? Ai-je réussi à masquer ma véritable personnalité ? Et si j'avais échoué ? Je sens gronder le monstre de la peur, alors je m'évade aussitôt dans la forêt. Ses

arbres centenaires. Ses oiseaux multicolores. L'eau paisible qui s'enfuit vers l'horizon...

Vingt-neuf.

« Elaheh Ali ».

Je ne sourcille pas. Lentement, je me redresse et marche sans me presser, refusant de dévoiler ma joie aux autres, ceux qui demeurent figés dans cet enfer. J'ai une boule dans la gorge. Un poids dans l'estomac. Les caméras sont toujours braquées sur moi donc je contrôle mes expressions et mon pouls. Cependant, une fois franchie la haute porte en bois, un déclic résonne dans le couloir, me glaçant d'effroi. Ils ont verrouillé derrière moi. Les deux derniers appelés sont enfermés. Mes paumes deviennent moites et un coup de tonnerre retentit dans ma poitrine. J'ai mémorisé mon chemin à l'arrivée, je m'oriente sans y réfléchir, tel un automate. Je ne perds pas de temps et rends le stylo au guichet. L'homme me sourit et me congratule chaleureusement, première figure humaine au sortir de cette épreuve terrifiante. J'étire les lèvres en retour, sans excès, par simple politesse. Comment peut-il tenir ce rôle ? Deux enfants vont périr ce soir. Deux condamnés à mort sont retenus prisonniers entre ces murs, et il est assis là, immobile. Je quitte les lieux avec une chape de plomb sur les épaules. J'avance dans les rues en effectuant le trajet de cet après-midi en sens inverse, parée de mon armure d'indifférence. Le soleil décline et teinte les façades d'un rouge et d'un doré qui m'évoquent désormais le malheur et la désolation.

Lorsque je parviens à l'entrée de notre immense gratte-ciel, je m'engouffre dans le hall et file vers l'ascenseur. Il n'y a plus de caméras, néanmoins, je maintiens le contrôle de mes émotions et de mes pensées. Je suis là, et ailleurs à la fois. Dans ces bois mystérieux qui s'invitent dans mes songes, à suivre le cours d'un ruisseau miroitant. J'appuie sur le bouton menant à notre étage et compose le code de sécurité. Bientôt, les parois vitrées me révèlent la splendeur du coucher du soleil. Si magnifiquement cruel, comme cette journée qui s'achève. Si beau, et en même temps si meurtrier.

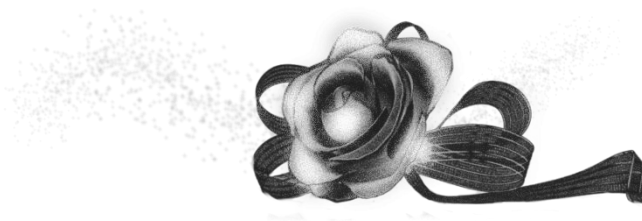
C'est grâce à lui que toutes nos machines fonctionnent, que je m'élève pour rentrer chez moi. Nous récupérons son énergie pour alimenter nos infrastructures. Il nous aide, et pourtant, à cause de lui, nous sommes enfermés dans cette prison transparente. Je plisse les paupières pour affronter son éclat, le cœur sur le point d'imploser.

Un soubresaut et je m'arrête. Je me retourne et croise les yeux brillants de ma mère. Derrière elle, la table est dressée pour trois couverts. Elle m'attendait. Elle m'espérait. J'effectue un pas pour m'extirper de la cage d'acier et m'effondre aussitôt. Elle se rue sur moi et m'ouvre grands les bras pour que je m'y niche, des larmes de soulagement ruisselant sur ses joues. Son parfum me happe, me ramène à la réalité de l'instant et fait disparaître les arbres de la forêt.

Je suis de retour. J'ai réussi. J'ai survécu. Toutes mes émotions me rattrapent et je lâche les vannes. Deux visages s'imprègnent sur mes rétines. C'étaient des filles. Deux des enfants placés en centre, à six ans, après le premier bilan. Yesfir et Shirin. Que je le veuille ou non, leurs traits et leur prénom se sont incrustés dans ma mémoire, m'obligeant à ressentir. À éprouver cette vive douleur qui me tiraille, me lézarde la poitrine et me force à ployer le genou à terre. J'ai envie de hurler face à cette injustice. Elles vont mourir, car elles ne pensaient pas comme il fallait, n'avaient pas d'utilité pour Onyria. Elles vont mourir à douze ans, ne reverront jamais leurs parents, parce que nous sommes trop nombreux sous le dôme, et devons faire des choix inhumains. J'étouffe un sanglot et relève le menton en sentant le poids d'un regard. Mon père. L'expression dure et sombre, il hoche la tête avec un sourire qui affleure à peine à la commissure de ses lèvres. Je n'ai pas besoin d'expliquer. Il a déjà compris. Tout comme moi, il souffre de cette nouvelle et ne parvient pas à se réjouir complètement de mon retour. Il ne supporte pas son impuissance, lui non plus. Ma mère devine, elle aussi, alors elle me berce contre elle, silencieuse. Je reste

longtemps au creux de son étreinte, tirant un peu de force de notre affliction commune.

Tard dans la nuit, le nez collé à la fenêtre de ma chambre, je ne dors pas. J'observe sans fléchir le compteur de la ville. J'attends. Je veux être là quand il changera. Accompagner à ma façon leur départ. Prier pour qu'elles trouvent un monde meilleur dans l'au-delà. Enfin, l'écran lumineux bouge. Il se déleste de deux unités. Nous sommes 12 355, désormais. C'est officiel, Yesfir et Shirin ne sont plus...



CHAPITRE 1

Elaheh. 12 ans

J'ai à peine fermé l'œil de la nuit. Lorsque l'aube pointe le bout de son nez à travers les rideaux de ma fenêtre, je pivote pour fixer l'ascension de l'astre sanglant dans le ciel. Mes parents m'ont expliqué, pour tenter de m'apaiser, que Yesfir et Shirin n'avaient pas souffert. On leur a donné un somnifère avant de leur injecter une bulle d'air dans le système sanguin. Elles se sont endormies pour un sommeil éternel... Deux nouvelles étoiles célestes. Une larme perle sur ma joue, la seule que je m'autoriserai aujourd'hui. Je dois me rendre à l'école. La vie va continuer, comme si de rien n'était. Après tout, cela fait cinq cents ans que cette règle existe. Nous y sommes formatés. Je connais d'ailleurs le programme de mon cours d'histoire. Nous allons forcément aborder la genèse d'Onyria et réviser l'extinction de l'humanité pour justifier le sacrifice d'hier. Mon âme se révolte à l'idée d'endurer toutes ces explications. Elles me ramèneront à la disparition de ces filles de mon âge. De mon incapacité à leur apporter mon aide.

Petite, j'ai demandé à mon père pourquoi nous n'enseignons pas ses techniques à d'autres. La logique implacable de sa réponse me blesse toujours autant, même des années plus tard. « *Si notre secret venait à être découvert, des experts se pencheraient sur nos machines de*

détection pour les perfectionner et trouver une parade. Nous serions tous soumis à un nouveau bilan. Ce serait une véritable hécatombe. Nous sommes plusieurs familles à exploiter ces failles. Plus que tu ne peux l'imaginer, Ela. Nous ne pouvons risquer la vie de milliers d'entre nous, nous devons mesurer nos choix et révéler ce savoir avec parcimonie... »

Je n'oublierai jamais son visage aux traits tirés. Sa gravité et la tristesse dans son regard. À chaque exécution, les tourments dans ses iris gagnent du terrain. Il porte le poids de ces vies qu'il aurait voulu sauver. J'ignore si c'est parce que ces filles avaient mon âge, ou parce que j'ai découvert la frayeur de cette épreuve, mais je le comprends davantage aujourd'hui. J'avais déjà mal quand le compteur tremblait, c'est désormais devenu un sentiment suffocant. Je suis passée à un doigt de la mort. Je suis la dernière à être repartie de cette salle...

Je clos les paupières à cette pensée et me plonge dans des rêves d'évasion pour parvenir à occulter la douleur. Je la compartimente quelque part en moi, là où elle ne me portera pas préjudice en société. Je ne ressors de mon imaginaire que lorsque le réveil sonne. Avec des gestes mécaniques, je me prépare, puis rejoins ma mère dans la cuisine. Mon père est également là. Il m'accueille d'une main tendre sur la tête. C'est un contact éphémère, mais une façon de me témoigner son amour malgré les démons qui le rongent et le retiennent souvent prisonnier ailleurs, lui aussi. Je sais qu'il cherche des solutions. Il me cache encore beaucoup de choses, je le devine, le respecte néanmoins. Il agit toujours avec prudence, mesure et pragmatisme. C'est un homme fort et fragile à la fois. Son altruisme et sa sensibilité sont un fardeau et une malédiction dans un système comme le nôtre. Les aiguilles du temps le rendent plus morose et retranché dans son jardin secret. Je ne parviens pas à lui en vouloir. J'ignore à quoi je ressemblerai, à son âge, après avoir supporté ces années de mascarade et de faux-semblants. Je me sens souvent épuisée de devoir camoufler mes véritables émotions, qu'en est-il de lui, constamment entouré des têtes décisionnaires d'Onyria ?

— Installe-toi, ma jolie rose des sables, me murmure ma mère en déposant devant moi une assiette garnie de fruits frais et de pain chaud.

Je l’embrasse sur la joue avant de m’exécuter. Aussitôt, elle se glisse dans mon dos, brosse en main, et se charge de démêler mes cheveux pourtant déjà peignés. Je ne le lui précise pas, consciente qu’elle a besoin de ça pour se changer les idées. Je savoure la douceur de ses gestes, tout comme le goût exquis de sa confiture maison. Un luxe, dans la Cité. Dans ses caresses, je perçois ses craintes qui s’envolent à peine. Sa peur de me perdre, trahie par ses doigts trémulants.

Elle possède la même sensibilité que mon père, toutefois, elle bénéficie d’un calme salutaire la plupart du temps. C’est une scientifique émérite, cela lui octroie donc l’avantage de la solitude de son laboratoire. Ses journées sont moins harassantes. Elle n’est pas contrainte de porter constamment ce masque, contrairement à mon père. Son visage est plus serein, moins marqué par les années. Il émane d’elle une assurance qui exacerbe son élégance. Elle dévoile rarement ses faiblesses, demeure impassible à l’accoutumée. Le fait qu’elle ait craqué hier, et qu’elle soit encore ébranlée aujourd’hui, témoigne de son amour indicible pour moi. Le savoir m’étreint le cœur, et mes doigts tremblent un bref instant en se saisissant de ma cuillère.

Nous mangeons sans nous adresser la parole. Personne ne prononce le moindre mot. Nous n’en avons pas besoin. Nous respectons la douleur de chacun et profitons d’être réunis. Le silence n’est pas pesant, chez nous. Il est rempli de compréhension, d’échanges muets et vibre d’émotion. Nous nous gorgeons de courage pour affronter cette nouvelle journée et le regard des autres.

Une fois le petit déjeuner achevé, il est l’heure pour moi de quitter notre cocon. Je me crispe en empoignant mon sac d’école. Ma mère le remarque et m’effleure la tempe. Quand j’étais plus petite, elle soufflait en même temps et prétendait chasser mes idées

noires. Désormais, elle se cantonne à cette caresse, mais l'objectif reste le même. Je lui souris en retour.

— Je suis fière de toi, déclare-t-elle.

Je ne réponds rien. J'ai honte d'être partie en laissant Shirin et Yesfir derrière moi après avoir partagé leurs angoisses. Elle s'en doute, me console du mieux qu'elle peut. Elle a enduré ce calvaire au même âge, elle aussi. C'est dans notre nature d'éprouver ce genre de remords. Je dois m'endurcir...

Dans ses prunelles noisette aux reflets mordorés, je décèle de la mélancolie. Je m'en émeus. Elle est si belle... l'une des plus belles femmes d'Onyria, selon bien des hommes. Des yeux en amande et de longs cils sensuels, des sourcils bien dessinés qui lui confèrent un air bienveillant, un nez droit et délicat, un teint hâlé aux pommettes rehaussées d'un rose naturel, et une épaisse crinière d'ébène aux ondulations envoûtantes. Ses lèvres charnues s'étirent pour m'offrir encore un peu de cette force dont j'ai tant besoin.

Je la serre contre moi, adresse un bref signe du menton à mon père qui me le rend, puis m'engouffre dans l'ascenseur. À l'intérieur, je me colle contre les parois vitrées pour admirer l'étendue verdoyante sous mes pieds. Aujourd'hui, plus que jamais, je rêve de me perdre sous le couvert des arbres pour tout oublier.

— Ouvrez votre manuel page 58. La leçon du jour portera sur les origines de la Cité et l'an 0.

Sans blague. Tellement prévisible. Je retiens un soupir, maintenant mon attitude impassible. La voix de notre enseignant résonne dans mes oreilles, à la fois proche et lointaine.

— Navid, peux-tu me rappeler le nom de la supernova responsable de la disparition de la couche d'ozone, s'il te plaît ?

— Ishtar, monsieur, récite calmement le concerné, l'air aussi grave que le mien.

Le père de Navid travaille pour la brigade, la formation militaire chargée de se rendre dans les tunnels souterrains. J'ignore si c'est pour cette raison, mais ce garçon arbore toujours une expression sérieuse malgré son âge. Sans doute une éducation plus stricte que de coutume... Nos regards se croisent, et il incline légèrement la nuque, étirant un coin de ses lèvres avec discrétion. Il m'a souri ? Je fronce les sourcils et me détourne, prétextant ne rien avoir remarqué.

— Mahin, que s'est-il passé avec Ishtar ? interroge monsieur Jali, poursuivant nos révisions.

— Elle a explosé, monsieur.

— Exact, et quelles sont les conséquences de cette explosion, Elaheh ?

Je serre mon crayon de mine entre mes doigts, détestant sentir peser sur moi l'attention de mes camarades.

— L'émanation de flux de rayons cosmiques, monsieur. Ceux-ci ont détruit la couche d'ozone.

— Parfait. Peux-tu nous rappeler quel était le rôle de la couche d'ozone ?

— Nous protéger des UV-B, responsables de cancers de la peau, de cataractes, de l'affaiblissement de notre système immunitaire et du ralentissement de la croissance des plantes.

Notre enseignant approuve d'une oscillation du menton, puis plonge le nez dans notre manuel d'histoire, nous contant pour la énième fois comment nos ancêtres ont érigé la coupole.

« Comme vous le savez, l'humanité s'est éteinte en masse en l'an 0. Celui-ci est marqué par l'arrivée dans la stratosphère d'un flux de rayons cosmiques généré par l'explosion de la supernova Ishtar, dont la désintégration des débris nous soumet encore à l'heure actuelle à des irradiations sévères.

Cependant, et vous ne devez jamais l'oublier, cet événement exceptionnel n'a fait qu'accélérer un processus déjà en cours. En

effet, malgré les multiples avertissements des organismes mondiaux œuvrant pour le bien-être de la planète, les hommes qui la peuplaient autrefois ont poursuivi leur modernisation, incapables de tirer un trait sur leur mode de vie néfaste. Il en a résulté une déplétion continue de la couche d’ozone. Ishtar n’a fait qu’enfoncer une porte ouverte, bouleversant définitivement un équilibre précaire en achevant ce que nous avons commencé.

La surexposition aux UV-B a provoqué toutes les pathologies répandues à ce jour, tout en abaissant les défenses immunitaires de nos ancêtres. Les conséquences ont été terribles, entraînant la disparition de nombreuses espèces, la nôtre y comprise. Affaiblis, les hommes ont contracté des maladies bénignes auparavant, devenues mortelles en quelques années. Les épidémies se sont propagées, déclenchant des vagues de décès en série et l’extinction en masse de l’humanité.

Toutefois, Senen, le créateur de la Cité, était un visionnaire, un scientifique et astronome aguerri. Il a prédit l’explosion de la supernova et bien avant cela, il avait prophétisé la multiplication des trous dans la couche d’ozone au-dessus des continents qui dessinaient alors le globe. Il est parvenu à convaincre d’autres de ses pairs et a mis au point la structure de la coupole, construisant sous les ricanements et le scepticisme de la majorité, une ville dans la bulle que nous connaissons tous, ceci afin de se préserver en anticipant la destruction de la couche d’ozone. Il a baptisé ce lieu Onyria, la Cité des rêves, la façonnant dans le plus grand respect de l’environnement, selon son idéal. Les systèmes écologiques innovants pensés avec une équipe de chercheurs de tout horizon ont impressionné, sans pour autant intéresser, car jugés trop peu rentables, et incompatibles avec l’économie mondiale de l’époque.

En l’an 0, ceux qui avaient catalogué Senen de dégénéré l’ont vivement regretté. Nombreux sont ceux qui ont souhaité se réfugier à Onyria. Cependant, il était trop tard, et Senen avait un avis très figé sur les profils acceptés au sein de la ville. Il considérait que l’intellect n’avait cessé de décroître au fil des siècles, et que

l'homme aurait dû prédire, mieux encore, aurait dû se prémunir du drame qui survenait, causant son extinction.

Raillé par le monde ancien, insulté de fou et de marginal, et conscient de la complexité d'une vie dans un environnement restreint, il n'a pu se résoudre à laisser l'avenir de l'humanité et la pérennité d'Onyria entre les mains de personnes irréfléchies et dépourvues de bon sens. Les gens se sont bousculés pour obtenir sa protection, mais il n'a pas fléchi. Une guerre a éclaté, visant à envahir la Cité. Néanmoins, visionnaire jusqu'au bout, Senen avait passé des accords avec de hauts dirigeants planétaires, ainsi qu'avec un quart des plus grandes fortunes du globe, des hommes et des femmes croyant en son projet. Lorsque les troupes ennemies se sont amassées à nos frontières, il était prêt. Dans la forêt tout autour demeurent les stigmates des conflits pour la gouvernance d'Onyria. Heureusement, nos ancêtres ont tenu bon, tout cela grâce à l'intelligence et à l'anticipation d'un génie traité d'illuminé par la majorité.

C'est pourquoi aujourd'hui encore, pour ne pas réitérer ce schéma catastrophe, nous sélectionnons minutieusement les êtres dignes de s'abriter sous la coupole sans la mettre en danger. Nous sommes les uniques rescapés d'un drame exceptionnel, et la moindre erreur pourrait nous être fatale et conduire à notre extinction définitive. Nous nous devons de comprendre l'importance des ressources sans les gaspiller, nous nous devons de respecter notre environnement, ainsi que l'équilibre précaire sur lequel toute la Cité repose depuis cinq cents ans. Nos scientifiques sont unanimes, les débris d'Ishtar vont perturber la stratosphère pendant plusieurs siècles, nous condamnant à rester sous la protection d'Onyria si nous souhaitons survivre jusqu'à ce que l'ozone se reforme naturellement. Nous étions des milliards et nous ne sommes désormais réduits qu'à une dizaine de milliers. Chacun d'entre vous porte la lourde responsabilité de faire fonctionner notre ville, et d'assurer l'avenir de notre espèce afin qu'un jour l'homme puisse à nouveau repeupler la terre. Grâce à

Senen, lorsque ce jour viendra, seuls des êtres éclairés, ayant grandi avec une haute conscience des enjeux écologiques et de la fragilité de l'écosystème, pourront reconstruire le monde tel que le rêvait notre premier gouverneur il y a de cela cinq cents ans. »

Dans la classe, certains d'entre nous approuvent tout bas d'un hochement de tête significatif. La plupart de mes camarades sont convaincus du bien-fondé de nos actions. Le discours est millimétré, implacable. Nos ancêtres ont commis de graves erreurs et seule la clairvoyance de Senen a sauvé quelques dizaines de milliers d'êtres condamnés à périr après l'explosion d'Ishtar. Grâce à lui, nous avons une chance de sortir un jour de la coupole, lorsque l'ozone se rééquilibrera, et que le bouclier naturel se reformera. Malheureusement, ce n'est pas encore pour maintenant. Nous devons tenir. Selon les prévisions des scientifiques, il faudra des milliers d'années avant que les débris d'Ishtar cessent d'affecter la stratosphère. Une mauvaise décision pourrait détruire tout espoir. Alors, nous sélectionnons scrupuleusement les élus dignes de vivre parmi nous, ceux dont les descendants pourront repeupler la terre. Tout est compréhensible. Clair, limpide. Néanmoins, cela n'allège pas ma conscience.

Et pour cela, je suis un élément perturbateur. J'aurais dû être éliminée. Le gouvernement, s'il connaissait ma faiblesse ainsi que celle de mes parents, ne nous épargnerait pas. Il n'y a pas de criminels ni de prisons à Onyria. Au moindre délit, à la moindre incartade, le ou la coupable est condamné. Aucune possibilité de rédemption, aucune pitié. Le risque est trop grand de conserver des êtres déséquilibrés. Les places sont trop chères, autant renouveler notre ADN.

Il existe une seule et unique seconde chance, celle accordée après le premier bilan à l'âge de six ans, en retirant les enfants de leur cocon familial. Selon les scientifiques, nos aptitudes et notre personnalité sont déterminées à la fois par nos gènes, mais également par notre environnement. En séparant nos plus jeunes de leurs parents, et en les envoyant dans des centres où ils suivent

une éducation stricte et au plus proche de l'éthique de la Cité, nous leur permettons de rattraper leurs lacunes.

Cela ne fonctionne pas toujours. Qu'avaient donc fait Yesfir et Shirin pour être recalées hier et condamnées le soir même ?

Pour la plupart d'entre nous, elles étaient forcément coupables de quelque chose. Défaillantes. Nos élites et nos machines sophistiquées ne peuvent se tromper. Elles représentaient obligatoirement une menace pour notre société. Pourtant je suis là. Dissidente et dangereuse. Alors, combien d'autres failles existent dans notre système si bien rodé ?

Après une journée pour le moins normale, à supporter ce quotidien inchangé malgré la disparition de deux de nos camarades, je repars enfin avec mon sac sur les épaules. Navid et Baya me hèlent à la sortie.

— Tu veux venir jouer avec nous, Elaheh ? On va au marché faire une balle au prisonnier.

Je retiens une grimace. Prisonnier. Ils n'en ont pas eu assez, hier, d'être restés enfermés dans ces salles morbides avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête ?

Je décline poliment, avec un sourire de courtoisie.

— Non, c'est gentil, je n'ai pas fini mon dernier livre. Une prochaine fois, peut-être ?

Sous-entendu, pas avant un siècle. J'évite soigneusement de me mêler trop longtemps à la foule. Maintenir mon masque toutes ces heures est suffisamment épuisant comme ça. D'autant plus que la balle au prisonnier n'est pas un divertissement anodin. C'est une expérience sociale. Une forme de test indirect. Nous répartissons les rôles dans les camps en fonction des tempéraments de chacun, apprenant très tôt à respecter notre place et à nous rendre utiles selon nos aptitudes et notre profil. Les *gardiens* et les *protecteurs* font office de boucliers humains, les *visionnaires* et les *scientifiques* élaborent les stratégies, les *directeurs* dispersent les ordres, et les autres exécutent en tentant de marquer les points. On considère

souvent que l'équipe gagnante est celle ayant la construction la plus réaliste et la plus adaptée à ses joueurs. Chacun est parvenu à y exprimer pleinement son potentiel. C'est déjà assez compliqué pour moi de camoufler ma véritable personnalité. Je dois me forcer de temps à autre à participer, pour ne pas éveiller les soupçons, mais ça reste épisodique. Heureusement, on me pardonne grâce à la réputation de mes parents et mes résultats exemplaires. Mes livres me sauvent la face, prétexte parfait pour échapper à mes obligations en société. Les gens disent que le savoir m'appelle, et m'excusent pour mon manque d'intégration. J'aurais tort de m'en priver.

J'en tiens un dans la main, alibi pour cette nouvelle fuite après les cours. Navid et Baya acquiescent en zieutant la couverture. J'œuvre pour le bien de la communauté en m'instruisant autant, ils ne peuvent rien me reprocher.

Je m'éclipse sans demander mon reste, parcourant rapidement les rues bondées de la ville. La grande place en pierre claire est ceinturée de bureaux administratifs, où mon père et ma mère travaillent, ainsi que tous ceux chargés de la réflexion sur notre mode de vie, du contrôle du fonctionnement de notre système, et les décisionnaires au sein d'Onyria. Les dirigeants sont tous rassemblés ici. Les écoles et universités aussi, avec une multitude de restaurants afin que chacun puisse se sustenter au cours des pauses repas. Une imposante fontaine se dresse au centre, et de nombreux arbres clôturent l'endroit pour l'approvisionner en oxygène. Ça pourrait être paisible, si je ne savais pas tous les êtres responsables de la condamnation de Yesfir et Shirin assis quelque part là-haut, au-dessus de nos têtes. Sans parler de cette immense queue devant l'un des édifices. Le pôle de conception. Forcément, il y a deux habitants en moins, alors les couples sur liste d'attente se ruent pour passer un bilan et tenter leur chance. Tests sanguins pour s'assurer une ultime fois qu'il n'y a pas de consanguinité, examens médicaux et psychologiques poussés, ils vont se soumettre à d'autres machines en espérant être sélectionnés. Avec

une règle stricte : il manque deux filles à Onyria, ils ne pourront garder l'enfant que s'il est de sexe féminin...

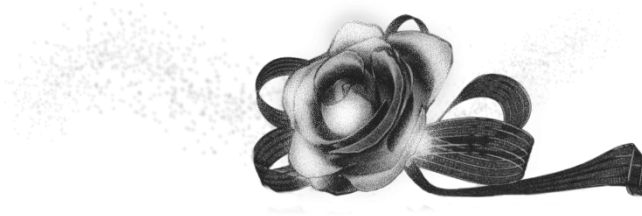
La vision de ces hommes et de ces femmes en file indienne me donne la nausée. J'accélère le pas pour m'engouffrer dans l'artère commerciale et fuir les lieux. Il est seize heures. Les étals multicolores sont dressés et les magasins sont tous ouverts. Je dépasse un marchand de fruits et légumes, accolé à un vendeur de friandises aux senteurs affriolantes et à un boulanger. Les caisses en bois sont en libre-service, et une tirelire permet de payer sans entrer. Pas de bandits, pas de vols. Une confiance absolue. Je m'empare d'une pomme et dépose la monnaie à l'endroit voulu. Je prends également le pain pour ce soir et le glisse dans mon sac avant de m'éloigner de l'effervescence, bifurquant vers les falaises, là où personne ne se rend. Les abords de la coupole...

Au bout de plusieurs minutes, le calme et le chant des oiseaux m'apaisent déjà. Les élites ont pensé chaque mètre carré de la Cité, ils ont néanmoins laissé en friche les espaces près du canyon afin de conserver suffisamment de verdure et d'oxygène. Tout n'est pas exploité. Nous préférons la culture sur toit, lorsqu'elle est possible, ou dans les terres réservées à cet usage. C'est une décision qui m'arrange. Elle me permet de m'évader à ma façon. Je presse le pas en distinguant les aspérités de la roche. Mon refuge. Bientôt, je suis face à celle-ci, immense muraille creusée par l'eau, le vent, les siècles et les intempéries. Je resserre les lanières de mon sac sur mes épaules. Une urgence gonfle au creux de mes entrailles. Mes sentiments me tenaillent, me rattrapent et m'agrippent le cœur. Alors, pour oublier, pour avoir la sensation de m'échapper, je saisis une prise, puis une autre, et escalade la paroi ocre, faisant fi du vide sous mes pieds, des dangers de celui-ci. Quelques mèches de cheveux sont rabattues devant mes yeux, puis flottent derrière moi. L'ivresse me gagne. Je monte, encore et encore, gravis cette montagne, surmonte mes doutes et mes angoisses. Je les abandonne au sol, et m'envole jusqu'au sommet. Une larme perle au coin de mon œil, roule sur ma joue, suivie d'une deuxième. J'ai

mal aux mains, mais cette douleur me rappelle que je suis en vie, que j'ai réchappé au pire. Je poursuis derechef mon ascension, galvanisée par ces sensations grisantes. Bientôt, j'atteins un petit plateau. Ma cachette. Mon éden. Je me redresse et m'avance sur la surface plane, admirant l'horizon. Baignée par la lumière du soleil, la forêt s'étend à perte de vue, si proche et lointaine à la fois. Je me remémore les mots de notre enseignant. Elle a accueilli les affrontements qui ont divisé les humains par le passé. Entre les racines et les buissons, elle abrite les cadavres des machines de guerre, les squelettes de ceux ayant combattu pour protéger Onyria, mêlés aux ossements de leurs ennemis. Et si quelqu'un avait assassiné Senen, en serions-nous là ? Existe-t-il une façon différente de survivre, un autre régime pour nous permettre de cohabiter en laissant sa chance à tous ?

Les visages de Yesfir et Shirin s'imprègnent sur mes rétines, me morcelant la poitrine et me coupant le souffle. Je vacille un bref instant, clos les paupières et encaisse la tristesse qui les accompagne. Je desserre les sangles de mon sac et il s'échoue au sol en soulevant un nuage de poussière. Elle s'éparpille dans les airs avant de retomber. Je tente de la retenir, en vain. Alors, mue par le besoin de me recueillir et de retrouver la paix, mon pied tournoie, dessine un arc de cercle, bientôt suivi par mes bras. Sans y réfléchir, mon corps ondoie, se laisse porter par mes instincts. Sous les rayons d'un soleil majestueux et impitoyable, je danse. Je danse pour chasser ma peine et mes regrets. Pour me vider l'âme et l'esprit de ces remords incessants et oppressants. Je suis une enfant. Je suis impuissante. Je suis le numéro 12 279 dans la Cité, et je ne peux rien faire d'autre que danser. D'imiter les gestes souples et gracieux enseignés par ma mère. Ils me déconnectent du présent et me reconnectent avec moi-même. Ils sont une prière pour ces deux jeunes filles endormies à tout jamais. Un adieu et un message silencieux. Pardon, crient mes paumes dressées vers le ciel. Désolée d'être partie en vous tournant le dos, hurle mon cœur en écho.

Je poursuis cette chorégraphie improvisée jusqu'à ce que mes muscles en deviennent douloureux. Puis je m'effondre au sol, le souffle court, les tempes parsemées de sueur. Je reviens peu à peu à ma place, sous cette coupole, les pieds au bord du vide, avec le soleil déclinant à l'horizon. C'est alors que je le perçois. Une étrange sensation de malaise s'empare de moi. Je pivote la tête, et en découvre la raison. Il y a quelqu'un. Là, tout en bas, au bord de la falaise, une personne m'observe.



CHAPITRE 2

Elaheh. 12 ans

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Il n'y a jamais personne ici. C'est la première fois que j'y rencontre quelqu'un. Nous sommes trop loin pour confronter nos expressions, mais par réflexe, je retrouve mes vieilles habitudes et tente de masquer mes émotions. Celui ou celle qui est en bas me regarde. Mon cerveau turbine et une nouvelle appréhension me noue les entrailles. Hier, j'ai été la dernière appelée. Est-ce que ça signifie quelque chose ? Le jury doutait-il de ma sincérité ? Est-ce qu'on m'espionne ? Ma respiration s'accélère. Non, je ne dois rien laisser filtrer, garder mon calme ! Je présume qu'il vaudrait mieux redescendre et réfléchir à une bonne justification à ma présence tout en haut de la falaise. Ça doit paraître complètement fou que j'aie pris le risque inconsidéré de l'escalader. Je ne suis pas sûre qu'un adulte formaté par le gouvernement comprenne mon acte. Aussitôt, je songe à mes parents, à la douleur que pourrait leur causer ma perte. À ma mère à peine remise de sa frayeur, qui tremblait encore ce matin en me peignant les cheveux. Je regrette déjà ma faiblesse. D'avoir ressenti le besoin de m'isoler, de m'évader ici. L'envie de rester perchée là-haut m'effleure soudain, mais je la réfrène. Je n'ose imaginer la

réaction de mes parents si on envoyait des soldats pour me contraindre à descendre. Je préfère leur éviter cette honte.

Alors, je récupère mon sac et avec une intense concentration, j'entreprends le chemin en sens inverse, jusqu'à toucher terre à nouveau. Je perçois toujours le regard insistant de cette personne que je n'ai pas encore osé contempler en retour, me préparant à la confrontation. Après quelques secondes d'hésitation, je pivote dans sa direction, m'attendant à me retrouver face à un adulte... mais me heurte aux prunelles lumineuses d'un adolescent. Un garçon, tout juste plus grand que moi, vêtu de haillons très différents de ce qu'on trouve à Onyria. J'écarquille les yeux et retiens ma respiration en pensant comprendre à qui j'ai affaire.

Il me scrute avec une sorte... d'émerveillement ?

— Bonjour ? hasardé-je doucement, sans parler trop fort, de peur de l'effrayer.

Il paraît se ressaisir et me sourit. Quelque chose d'authentique, sans filtres, loin de nos conventions dans la Cité. C'est à cet instant que sa beauté me frappe. Il porte des fripes, de la boue séchée recouvre sa peau bien plus pâle que la mienne, et ses mèches d'un noir de jais sont en bataille, certaines plaquées par la poussière et la sueur. Pourtant, je le trouve magnifique. Un visage harmonieux, au nez aquilin, un front haut, une mâchoire bien dessinée et des lèvres charnues illuminant ses traits. Le plus troublant : des iris d'une profondeur intense, sombres et étincelants. Les étoiles dans son regard me bouleversent.

— Bonjour, répète-t-il, d'une voix un peu cassée.

Ce son me ramène brusquement à la réalité. Soudain, une vague d'effroi me saisit. Il ne devrait pas être là. Je jette des coups d'œil alentour, vérifiant que personne ne nous épie. Il m'imité aussitôt, aux aguets, le corps tendu, tel un animal sauvage paré à se tapir dans les fourrés.

— On devrait se cacher, murmuré-je en l'observant, fascinée.

Il dégage un magnétisme bestial. Une aura qui ne ressemble à aucune autre, parmi les habitants d'Onyria. Il opine du chef, étrangement docile. Je me dirige vers un bosquet touffu, tout en surveillant toujours les environs. Un frisson me parcourt l'échine à l'idée qu'on soit découverts. Les gens d'en bas n'ont pas le droit de se rendre dans la Cité. Il ne peut être qu'un des leurs, ça me semble évident, même si je n'en ai jamais croisé avant lui. Il s'agit d'un sujet tabou, survolé en cours. Une autre horreur sur laquelle on ferme les yeux. J'ignore comment il est parvenu jusqu'ici, mais il est en danger.

Une fois assis à l'ombre d'un massif au feuillage suffisamment épais pour nous camoufler, je prends le temps de le détailler.

— Que fais-tu ici ? interrogé-je sans réussir à retenir ma curiosité.

— Je profite du soleil, me répond-il tout de go.

Ma poitrine se comprime. Je saisis le poids de ses mots. Le soleil. Splendide, mais si cruel.

— Il va se coucher...

— Je sais. C'est pour ça que je suis là. Il est moins douloureux à cette heure.

Sa spontanéité me surprend encore.

— Ce n'est pas la première fois que tu viens ?

Il secoue la tête, puis s'empare d'un bâton au sol pour tracer six traits. Mon cœur se serre davantage. C'est officiel, c'est un enfant d'en bas. Il ne sait pas compter... La honte me submerge. Je me sens soudain privilégiée. Ils ne sont pas éduqués. C'est un choix du gouvernement.

Nous avons 12 357 places dans la Cité... mais un nombre indéfini dans les souterrains. Il y a cinq cents ans, Senen a accordé le droit d'asile à certains réfugiés, sous une unique condition : qu'ils investissent les gratte-terre d'Onyria. Il a bâti la coupole au-dessus de la plus grande ville troglodyte existante, essayant d'optimiser l'espace au maximum. Après réflexion, il a opté pour une

gouvernance du monde d'en haut, tout en laissant celui d'en bas livré à lui-même. Il a souhaité imiter le système des fourmis ouvrières. Les habitants des galeries sont chargés des travaux en extérieur... en extérieur de la coupole, plus précisément. Ils réparent les installations telles que le parc éolien nous alimentant en énergie, entretiennent les terrains autour des murs du dôme pour éviter aux végétaux de s'attaquer à la structure. En résumé : ils servent de chair à canon. Dans l'ignorance la plus totale. Car, pour préserver l'équilibre entre nos deux univers, les élites de l'époque ont pris une décision radicale : les gens d'en bas ne doivent pas comprendre, alors, on va les priver du savoir. Le savoir est une arme. « *Heureux les simples d'esprit* ». Ils sont illettrés, et doivent le rester. Peu d'entre nous ont l'occasion de « descendre », et nous avons pour ordre de ne jamais leur enseigner à lire, écrire ou compter.

Ce garçon ne devrait pas être là. Il pourrait être tué sur-le-champ pour être remonté à la surface. En a-t-il conscience ?

— C'est dangereux, ici, pour toi, lui signalé-je gentiment.

Il approuve.

— Ça vaut le coup, réplique-t-il avec une assurance presque effrontée, pointant de l'index les couleurs chatoyantes du ciel qui s'embrase.

Cet aveu est douloureux. Je le comprends tellement. Ils vivent sous lumière artificielle toute l'année... Je n'ose imaginer leur quotidien. Toute une existence privés du soleil. Ils opèrent souvent de nuit, pour éviter les brûlures mortelles de l'astre et les rayonnements des UV. Je ne parviens pas à le réprimander. J'ignore comment agir. De plus, le temps file, et il me faut rentrer pour le dîner. Je dois le prévenir. Le mettre à l'abri.

— Écoute... commencé-je, mal à l'aise.

Il incline la tête sur le côté, m'étudiant sous tous les angles avec une impudeur rafraîchissante. J'essaie de faire abstraction du poids de son regard posé sur moi.

— Je... je ne te veux aucun mal, mais les gens ici... ils sont... impitoyables, prononcé-je avec amertume.

Il rit. Un vibrato doux et joyeux.

— Oui, on va me buter si on m'attrape.

J'arrondis la bouche sous la surprise. Il est donc au courant.

— Je ne viens jamais longtemps, me précise-t-il en s'amusant de mon expression. J'ai une bonne oreille. Si j'entends des pas au loin, je me planquerais. Je n'en ai pas encore eu besoin.

Je pousse un soupir. Je ne peux lui ordonner de retourner en bas. Je sais, pour m'exiler ici régulièrement, que l'endroit n'est pas fréquenté.

— Mais tu ne l'as pas fait avec moi, lui signalé-je en fronçant les sourcils, toujours anxieuse pour sa sécurité.

— Parce que tu ressembles à une fée.

J'en reste coite. Puis, très vite rattrapée par mes réflexes, je muselle ma stupéfaction. Il est bien trop franc pour mon masque d'impassibilité. Il me soutire des réactions qui me vaudraient des ennuis à Onyria. Je dois me ressaisir.

— Les fées n'existent pas, murmuré-je avec un demi-sourire.

Il glousse encore. Un son emplí de la chaleur du soleil qui s'éteint dans le canyon. Comme s'il en avait capturé les derniers rayons pour les distribuer à la ronde.

— Je suis désolée, m'excusé-je, la gorge nouée sans raison. Mes parents m'attendent, et je ne veux pas attirer l'attention sur toi. Je dois rentrer. Je te promets de garder le secret de ta présence.

Il ne cache pas sa déception. J'agrippe les lanières de mon sac en déglutissant, hésitante. Puis, saisie d'une pulsion, je glisse celui-ci sur le devant pour en extirper le pain que j'avais acheté pour ce soir. Il écarquille les yeux en me voyant le lui tendre.

— Prends-le, tu en auras davantage besoin que moi, soufflé-je.

— Tu es sûre ?